

LES ROCHERS DE FRÈNES

LÉGENDE DU IX^e SIÈCLE

LES GÉANTS

A mes amis Edmond Niffe
et P. Cartuyvels de Collaert.

I

Au temps de sa belle splendeur, chaque année, au milieu de l'été, Bouvignes se mettait en liesse. C'était la grande fête de la ville; on s'y préparait plus de six semaines à l'avance; toutes les têtes étaient en l'air. Filles et garçons en oubliaient les coupables rendez-vous derrière les haies, à l'heure où la vieille mère,

lasse des travaux de la journée, s'est assoupie dans son fauteuil bien rembourré, laissant sa quenouille inactive. C'en était fini des amourettes et de toutes les aimables intrigues. Bouvignes, pour un moment, devenait sage et vertueux comme un morne béguinage. Ah ! les mauvais sujets pouvaient maintenant passer et repasser sous les fenêtres de leurs belles. Les filles se bouchaient les oreilles, et sans se retourner, continuaient leurs apprêts.

Mais quelle fête aussi que la fête de *la Charité*, la joie et l'orgueil séculaires des Bouvignois ! Quel événement dans le pays ! Avec quel empressement, de tous les villages, on accourait voir la longue et pittoresque procession qui se déroulait triomphalement à travers les rues parées et enguirlandées comme pour la joyeuse entrée d'un nouveau souverain !

II

Des trompettes et des joueurs de fifre ouvraient la marche, fiers comme des soldats rentrant dans leur bonne ville après une campagne de victoires.

On voyait ensuite tour à tour défilér, dans leurs beaux et riches costumes, les confréries de Notre-Dame, du Saint-Sacrement, de Sainte-Barbe et de Saint-Jacques ; la statue en argent massif de saint Lambert et celle de la Vierge portée par les jeunes filles de la paroisse de Sosoye ; les confrères de la compagnie du très haut et vénérable jeu de l'arc, précédés de leur roi et de leur connétable et escortant la statue de saint Jehan leur patron ; les arbalétriers de Saint-Georges avec leurs mambours, leurs gouverneurs et leur chapelain ; la confrérie des arquebusiers avec sa ban-

nière ; les couleuvriniers militairement habillés d'un haubergeon à manches, d'un plastron de fer, d'un gorgerin et d'une salade à visière.

Puis venaient, en une longue théorie : d'abord, les petits métiers précédés chacun de leur bannière couverte d'or et de broderies ; ensuite, le grand métier de la batterie avec ses quatre mayeurs et ses quatre jurés en robe de drap noir à collet et à longues manches bordées de velours noir, ses deux cent cinquante maîtres, la multitude infinie de ses compagnons et de ses apprentis.

Derrière eux, s'avançaient d'un pas lent et grave et solennel les magistrats de la ville au grand complet, mayeur, échevins, jurés, bourgmestre et gouverneurs, tous avec la haute canne à pommeau d'or, insigne de leur dignité. Ils étaient accompagnés de leur greffier et de leurs sergents en grand costume et suivis par les magistrats ruraux de Fa-

laën, de Sosoye et de Sommière, qui portaient chacun une belle croix d'argent.

Ici, un groupe de femmes. En tête, une gentille damoiselle armée en guerrier, une épée rouge dans la main. Derrière elle, comtesses et baronnes, femmes de chevaliers et femmes d'écuyers, abbesses et chanoinesses, prieures et simples nonnes, bourgeoises opulentes et petites marchandes, paysannes et chambrières, pucelles et jeunes épousées, toutes les conditions féminines représentées par les plus gracieuses et les plus sveltes jeunes filles, celles-ci en coquets vêtements de brunette, celles-là en fastueuses toilettes de velours et de satin, toutes un ruban rouge serré autour du cou et leurs beaux cheveux dénoués s'épandant sur leur dos en une large nappe parfumée.

Entre ce groupe charmant et le vénérable Saint-Sacrement pompeusement porté, sous un dais de velours blanc, par les abbés de Leffe, de Moulins et

de Waulsort, qu'entourait un nombreux clergé de curés et de moines; entre les vierges si belles et les abbés si majestueux, une sorte de grotesque mascarade faisait tâche : un géant, une géante et leurs deux enfants, toute une immense famille d'étoupe et de bois avec des têtes en plâtre grossièrement coloriées; des enfants grimés et déguisés en vieillards, pages hideux, portaient la queue de leur grande robe rouge; autour du groupe, comme un chien fidèle, tournait, s'essayant à des grâces lourdes, un laid et difforme dragon en osier.

III

Au cas où, d'aventure, quelque étranger fût arrivé à Bouvignes ce jour-là, il n'eût point manqué assurément de s'étonner fort, si peu prude qu'il fût, au spectacle de

ces monstres de carnaval s'étalant orgueilleusement au milieu de la solennelle et pieuse procession, comme des princes, à la place d'honneur, devant les grands abbés mitrés qui portaient l'ostensoir d'or sous le large baldaquin de velours blanc.

A ces pantins de carton et d'osier allaient cependant tous les regards, toutes les curiosités, tout l'enthousiasme. On eût dit vraiment que c'était pour leur rendre honneur et hommage que les confrères des compagnies militaires avaient vêtu leurs antiques costumes de parade; pour eux que les batteurs avaient abandonné leurs forges et leurs marteaux; pour eux seuls que les magistrats augustes parcouraient les rues de la cité, en corps, précédés des huissiers qui faisaient, à chaque pas, sur le pavé sonner leurs grosses masses d'argent.

Vous devez venir de loin, d'Angleterre ou d'Espagne, si ce n'est d'Italie, étranger qui faites si fort l'étonné. Approchez-vous,

voyageur errant, informez-vous! Les plus petits enfants vous diront la légende.

IV

Bien loin d'ici, du côté de Namur, en face de Profondeville, les rochers de Frénes se dressent sur le bord de la Meuse, masse imposante qui semble se mirer dans l'eau tranquille comme, dans son miroir, une vieille coquette obèse et surannée.

A l'ombre du rocher, sur le bord de l'eau, des maisons maintenant s'alignent, humbles cabanes, mais propres, pittoresques, gaies à l'œil avec leur façade blanche, leurs volets verts et leur toit de chaume. De belles jeunes filles heureuses, saines, au corsage opulent, dorment, sous ces modestes toits, leur tranquille sommeil sans rêves; et le matin venu, elles

mènent leurs petites vaches, maigres et agiles comme des chèvres, paître sur la montagne l'herbe du Bon Dieu.

Il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où régnait sur la France le faible roi Louis surnommé le Bègue, l'on ne voyait aucune chaumière à l'ombre du rocher, aucun bateau jamais ne descendait la rivière et le pays au loin était désert. Les voyageurs, bien rares d'ailleurs à cette époque, changeaient de route et faisaient un détour de plus d'une journée pour éviter de passer au pied du rocher de Frénes? Pourquoi? Dames et demoiselles, écoutez ce conte épouvantable.

V

Dans les flancs de la montagne deux cavernes sont creusées : le *Trou des Nutons* et la *Grande Église*, dont les ouver-

tures sont pareilles à de hautes fenêtres effilées de style ogival et dont les rigides parois de pierre ressemblent à la gothique voûte de quelque vieille cathédrale. Un peu plus loin, sur un sommet isolé, se dressait en ce temps-là une effroyable forteresse, bâtisse cyclopéenne formée d'épais quartiers de roche si solidement superposés que les vents, les rafales, les plus terribles ouragans, dans leur furie déchaînée, ne leur étaient qu'une douce caresse.

Un jour de l'an 879, un géant et sa compagne étaient arrivés dans le pays — venant on ne savait d'où, d'Asie peut-être.

Sinnagog, Ferragut, Œnothère, Angoulafre, tous ces monstres fameux, près d'eux apparaissaient comme d'inoffensifs pygmées. Les nouveaux venus, en effet, étaient de taille si démesurée que, dans un seul de leurs gants, aisément l'on aurait pu couper des hauts-de-chausses pour

habiller trois hommes d'armes ordinaires. Quand ils respiraient, leur haleine voilait le ciel, — comme un nuage. S'ils parlaient, l'on croyait entendre gronder le tonnerre.

Ils étaient armés tous les deux — et ces armes, par leurs seules dimensions, épouvantaient. Leurs massues étaient des chênes quatre fois séculaires qu'ils avaient arrachés dans une forêt et auxquels, pour toute façon, ils s'étaient bornés à ôter leurs racines et leurs branches. Afin de s'en faire des cuirasses, ils avaient, en se baissant un peu, dérobé à une cathédrale d'Allemagne ses immenses toitures. Ils marchaient la tête et le visage découverts, sans casque. Mais à quoi bon des casques? Les arcs ne portaient point à la hauteur de leur tête.

L'endroit leur plaisant, ils avaient décidé de s'y établir, et ils avaient bâti le burg colossal et sauvage qu'on apercevait sur la montagne. Puis ils l'avaient meublé

de meubles à leur taille : leur lit à lui seul était grand comme un château d'à présent, et les escabeaux sur lesquels ils s'assayaient étaient plus hauts et plus solidement construits que des donjons.

VI

Un dragon infestait alors ce pays, animal horrible au corps couvert de grosses écailles, aux ailes membraneuses armées de griffes; sa bouche vomissait des flammes, et sa fétide halcine, comme un charnier, empestait l'air. Cette effroyable bête avait son repaire tout près de la *Grande Église*. Elle ravageait et dépeuplait la contrée, dévorant hommes et animaux, indifféremment, d'un égal appétit.

Une tribu de Nutons, qui avait établi sa demeure dans l'une des cavernes de la montagne, y restait cependant à l'abri des

entreprises du vorace dragon, grâce à l'exiguïté des accès de la grotte; mais nul de ces pauvres nains chétifs n'eût osé sortir, même un instant, de la grotte transformée en prison, car le monstre, nuit et jour, rôdait toujours affamé, la gueule béante, autour de la montagne.

Le géant dompta le dragon, et, pour le tuer, aima mieux l'appivoiser pour en faire le gardien de son domaine et de ses trésors.

Puis, à grand'peine, il introduisit deux de ses énormes doigts à travers les cavités du *Trou des Nutons*, en retira un à un les misérables nains tremblants de peur, les rapporta au château; et les ayant déposés dans l'une des salles, il leur dit :

— On raconte que vous êtes actifs et ingénieux. Vous serez mes domestiques. Si vous vous montrez bons serviteurs, vous aurez à satiété douceurs, friandises, tout ce que votre gourmandise souhaite. Mais si par hasard vous tentiez de prendre

la fuite, mon dragon que voilà, d'un coup de dent, vous croquerait les reins comme un chat à une souris, en se jouant.

VII

L'œuvre de dépeuplement commencée par le dragon, ses maîtres l'achevèrent.

Leur appétit était proportionné à leur taille, et ils ne se nourrissaient que de viande humaine. Celle qu'ils préféraient parce qu'elle était plus tendre et plus délicate que toutes les autres, c'était la chair jeune et rose des vierges dont la puberté commence à s'épanouir ainsi qu'une fleur au printemps, mais dont le sang ignore encore les desséchantes ardeurs de l'amour.

Tous les matins, dès le lever du soleil, le géant partait pour la chasse. Noble damoiselle, pieuse nonne, bourgeoise, fille

de village, tous les jours, pour le repas de midi, au logis il rapportait quelque pucelle.

Les deux géants s'attablaient. Avec une grande faux en guise de couteau, ils découpaient la jeune fille et mangeaient sa chair toute fraîche, chaude, encore presque vivante. Pour arroser cet infernal repas, ils vidaient chacun un grand tonneau de vin ainsi qu'on vide un gobelet.

Puis, ayant attaché la tête et le cœur encore saignants de leur victime au fer de leur lance comme des breloques, ils s'allaient promener à travers le pays, répandant la terreur et l'alarme, au loin, sur leur passage.

VIII

Dans toutes les églises, chaque matin, les prêtres à l'autel priaient Dieu de

débarrasser la contrée d'un pareil fléau.

— Du géant Og, répétait le peuple à genoux, délivrez-nous, Seigneur!

Og est le nom de ce fameux géant biblique qui échappa, dit-on, au déluge et qui vivait encore au temps de Moïse. Il régnait alors sur le pays de Basan. Se fiant à ses forces surhumaines, le géant rêva d'anéantir à lui seul et Moïse et tout le peuple d'Israël. Il prit donc une montagne, — pour lui c'était jeu d'enfant, — et s'apprêta à la jeter sur le camp des Hébreux. Mais pendant qu'il la brandissait au-dessus de sa tête afin de la lancer avec plus de force, miraculeusement, en moins d'un instant, des myriades de fourmis percèrent la montagne d'outre en outre. Effrayé par ce prodige, le géant la laissa échapper de ses mains, et la montagne tomba sur ses épaules lui emprisonnant le cou comme dans un effroyable carcan. Moïse saisit une hache et frappa le monstre. Le géant tomba et les Hébreux,

par milliers, s'acharnèrent sur son corps immense. Ainsi avait péri Og, le dernier survivant de la race des géants, et l'on montra longtemps à Rabbuth, ville des Ammonites, son fabuleux lit en fer qui était à peu près aussi vaste que le temple de Salomon.

Or, la croyance universelle était que Dieu, justement irrité contre les désordres des chrétiens, avait permis au géant Og de sortir de son tombeau et l'avait envoyé pour châtier les hommes et régénérer le monde.

— Convertissez-vous, convertissez-vous, clamaient les prêtres, vivez saintement et chastement! Alors seulement Dieu retirera la main qu'il tient si lourdement appesantie au-dessus de vos têtes.

Mais les fidèles avaient beau se presser contre les autels, faire pénitence, jeûner, vivre comme des vierges; Og n'en continuait pas moins à enlever une jeune fille chaque matin.

IX

Pour comble d'infortune, la lignée sur-humaine et néfaste s'accroissait.

La géante, dans l'espace de cinq années, avait mis au monde deux enfants, et elle était grosse d'un troisième.

Elle les portait dix-huit mois dans son sein. Ses couches, comme un volcan en travail, remplissaient la contrée de tumulte et d'épouvante. Les paysans terrifiés croyaient que les temps prédits étaient venus et que c'était la fin du monde. Mais, au bout de sept jours et de sept nuits, le bruit de carnage et d'horreur s'apaisait; la montagne, pour vingt mois, se replongeait dans un silence lugubre.

On avait nourri les nouveau-nés avec du sang au lieu de lait; pour jouer aux billes, on leur avait donné les têtes pâles

et sinistres des vierges immolées. Si bien que, tout petits encore, ils avaient déjà les instincts d'ogre de leurs parents.

X

Deux sœurs, à la pointe du jour, lavaient leur linge dans la rivière aux portes de Bouvignes.

Og, qui rôdait de ce côté, traverse la Meuse comme un mince ruisseau, d'une enjambée; devant la garde immobile et glacée d'épouvante, tranquille et dédaigneux il prend une jeune fille dans chaque main et s'en retourne lentement vers son repaire.

Les ogres ont dîné. Il ne reste plus qu'une seule des deux sœurs, la plus jeune, une mignonne et douce jouvencelle de quinze ans à peine, que l'on garde pour

le repas du lendemain. Mais les jeunes géants supplièrent leur père de laisser vivre la prisonnière et de la leur donner pour compagne. Og était un bon père, il contenta leur caprice.

Isabeau — ainsi s'appelait la gento damoiselle — devint donc l'amie des petits ogres. Ils passaient toutes leurs journées avec elle, la caressaient, la choyaient, la comblaient de sucreries, ne savaient qu'inventer pour lui complaire. Les Nutons la servaient comme une reine. Le dragon, du plus loin qu'il l'apercevait, accourait à sa rencontre et lui léchait les mains. Ainsi les lionceaux volontiers associent à leurs terribles ébats de pauvres petits chiens, hochets vivants dont ils s'amuseut mais qu'au milieu de leurs jeux, sans méchanceté, d'une caresse trop robuste, ils étoufferont quelque jour.

XI

Une chaude après-midi d'été, que le géant et sa famille avaient mangé et bu plus goulûment encore qu'à l'habitude, ils s'endormirent tous les quatre d'un profond sommeil. Le dragon, qui cependant ne dormait jamais, vaincu par l'accablante chaleur, sommeillait lui-même dans un coin, le ventre au soleil.

L'occasion était unique.

Isabeau fit pieusement sa prière; puis, s'étant relevée, elle tira doucement le grand sabre attaché à la ceinture d'un des fils du géant, — l'épée d'Og était tellement lourde qu'il eût fallu quatre hommes très vigoureux pour seulement la soulever de terre. Elle découvrit avec des précautions infinies la gorge du géant, et sans trembler, elle lui trancha la tête. La géante et ses deux enfants, l'un après

l'autre, subirent le même sort. Et l'épée était si tranchante, les coups portés d'une main si ferme, qu'aucune des victimes ne poussa même un cri.

Le dragon dormait toujours. Isabeau lui enfonça l'épée dans la gueule, jusqu'à la garde, et l'y laissa plantée. Le monstre se cabra, écuma, fit quelques horribles soubresauts, puis bientôt, comme une masse qui s'écroule, retomba sur le flanc, mort lui aussi.

Les petits Nutons se précipitèrent vers leur libératrice, lui baisant les mains et les pieds, lui sautant au cou, pleurant, riant, chantant, dansant, ivres de joie. Quand ils eurent ainsi donné libre carrière à leur reconnaissance, ils se dispersèrent dans toutes les directions, pareils à une bande d'oiseaux qu'un coup de vent éparpille.

XII

Comme une folle, d'une haleine, Isabeau court jusqu'à Bouvignes.

En la revoyant, elle que tous pleuraient la croyant morte, ses parents en deuil, ses compagnes, toute la ville crie au miracle, à la résurrection.

Les cloches se mettent à sonner à toute volée. On se précipite dans l'église; on chante, à pleins poumons, à plein cœur, un chant d'actions de grâces si chaud, si vibrant que jamais le Ciel n'en ouït ni n'en ouïra de pareil, le cri de délivrance de tout un peuple.

Puis la ville entière, hommes, femmes, petits enfants, vieillards, au milieu des chants de triomphe, se dirige vers les rochers de Frènes.

Le château est saccagé et brûlé. Les Nutons, cachés dans les branches, rient

de leur voix stridente de cigale, frappent des mains, excitent les vengeurs.

Les batteurs de cuivre, plus robustes et plus accoutumés que les autres à manier de lourds fardeaux, s'attellent aux cadavres pour les traîner jusqu'à Bouvignes. Ils sont cent au moins pour chaque corps, et ils se relayent de quart d'heure en quart d'heure. Ils vont bien lentement cependant, trop lentement. Tout le long de la route, les hommes poussent les géants à coups de pied, les femmes les insultent, les enfants leur jettent des pierres et des ordures.

Le lendemain, avait lieu la grande procession. Les cinq cadavres figurèrent dans le cortège, entourés d'une joyeuse troupe de danseurs et de joueurs de viole. Isabeau marchait devant, en triomphatrice, son épée encore sanglante à la main.

XIII

Chaque année, depuis, en souvenir de ce glorieux événement, des mannequins représentent dans la procession le géant Og, sa femme et ses enfants; des Nutons habillés de feuillage portent leur robe couleur de meurtre; le dragon court derrière eux comme un chien.

Comtesses, baronnes, abbesses, prieures, bourgeoises, femmes des champs, elles sont là, toutes les victimes, un ruban rouge faisant autour de leur cou comme une large entaille sanglante. Et devant elles marche Isabeau, la mignonne pucelle qui délivra Bouvignes et tout le pays d'alentour.

FIN

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBEGUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELÈNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Tervaren, 6.

BRUXELLES
J. LEBÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRA, 46

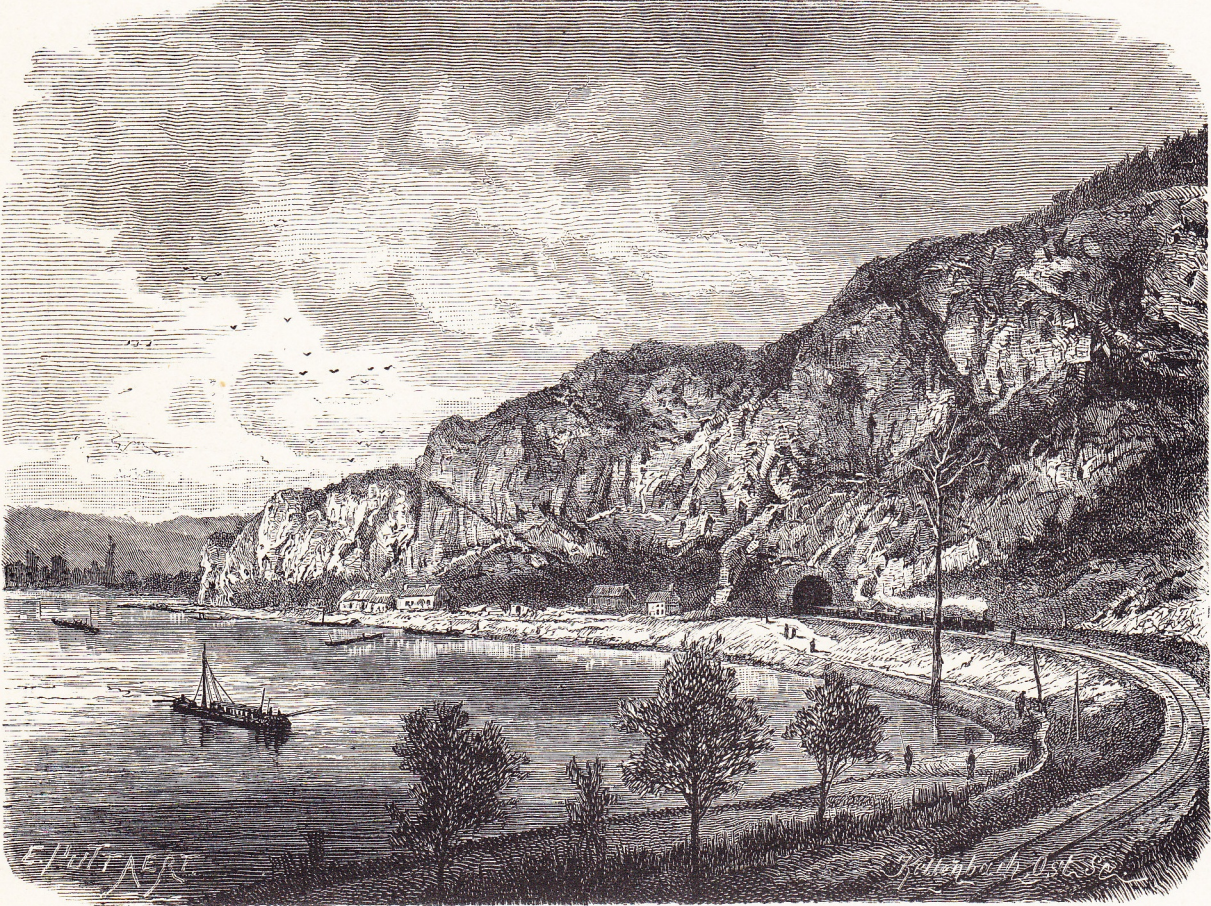
TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BOUVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383



IMPRIMERIE
J. LEBÈGUE et C^o
r. Rue Terarken
BRUXELLES



Rocher de Fréne.